

SYLVIE BALESTRA

Portrait par Stéphanie Pichon

Il y a d'abord un regard, clair, direct, constamment curieux.

Puis un phrasé, jamais précipité. Déployé dans une langue limpide, les mots choisis avec soin. Sylvie Balestra parle comme elle pose ses gestes : avec attention, lenteur et précision.

Est-ce de passer tant d'heures à l'écoute des autres, depuis qu'au sortir des années 2010 et d'un master en anthropologie de la danse à Clermont-Ferrand, la chorégraphe a fait le choix de quitter les studios et d'aller au dehors, au contact de communautés extra-artistiques ? Sûrement, un peu.

Pionnière de ce qu'on nomme aujourd'hui les « projets de territoire » et les droits culturels, elle a aussi beaucoup dû défendre sa manière singulière d'être chorégraphe : partir d'enquêtes au long cours - parfois plusieurs années -, les infuser dans son corps sensible et redonner à voir, entendre, sentir, sans recourir uniquement à des formats spectaculaires. Au moment où elle crée sa compagnie Sylex, en 2010, elle choisit « la ruralité », et s'installe dans le Lot-et-Garonne. Alors décentrée de son milieu, mais ouverte à tant d'autres qu'elle ne connaît pas encore, elle devient cette danseuse-anthropologue, qui part sur des terrains de proximité - « je ne vais pas loin » dit-elle —, au contact de *tribus* habitant loin des métropoles.

Depuis *Rugby*, en 2012, qui deux ans durant a sondé les rituels sportifs, elle a travaillé le geste au travail aux côtés d'anciens ouvriers métallos de Fumel, (*Pièce ébauchée*, 2014) ou d'infirmières (*Care*, 2015), s'est penchée sur ce que faisait le multilinguisme aux corps et aux perceptions du monde (*BBL* et *CCL*, 2019, 2021), a mené des recherches-crétions dans des laboratoires scientifiques (résidence Art et science, 2018), a co-créé un bal joyeux avec des personnes âgées (*Vieillesse et élégance*, 2022), a passé du temps avec des adolescents en centre fermé qu'elle a mis au contact de maroquiniers d'Hermès (*Ethnobrut* et *Rites de passage*, 2023-2024), et côtoie actuellement le monde paysan pour *4X4* sa prochaine création en extérieur (2025).

La chorégraphe aime dire qu'elle travaille avec des [communautés](#), celles qu'elle rencontre sur ses terrains d'observation, mais aussi celles qui l'entourent dans son geste de créatrice : des danseurs et danseuses, mais aussi des artistes venus avec d'autres pratiques, de la vidéodanse (Camille Auburtin) à la composition musicale (Nicolas Godin), de la cinétopographie Laban (Garance Bréhaudat) aux costumes (Aude Desigaux).

Son art chorégraphique, pétri de pratiques somatiques, pioche dans une palette ample où se télescopent, lenteur et sobriété du geste tout autant qu'activation de transe, artisanat, multidisciplinarité, et ancrage dans l'histoire de la danse. Ne voit-on pas dans *Pièce ébauchée* les influences de la danse moderne, dans *l'Encyclopédie du geste au travail*, la transcription en notation Laban, dans *Vieillesse et élégance*, un peu du *Kontakthof* de Pina Bausch (version pour + de 60 ans) tout autant que le voguing, dans *Grrrr* l'influence de danses traditionnelles et rituelles, et, enfin, la patte de la révolution post-moderne dans le renversement de valeur du geste quotidien qui irrigue tout son travail ? Chez Sylvie Balestra, nettoyer devient une action digne d'être observée, commentée, exposée, dansée. Taper dans un ballon devient un sésame pour entrer en contact avec un groupe d'ados tout autant que le geste inaugural du solo *Rites de passage*, tout juste créé.

L'œuvre chorégraphique de Sylvie Balestra jamais ne se fige. Elle accumule, se remodèle, évolue, comme si elle avait fait vœu d'être durable - dans le sens du temps long et d'une attention à ne pas zapper une fois l'infernal cycle création/diffusion bouclé. Une pièce ne chasse pas l'autre. Les projets s'enchevêtrent, sans que les anciens tombent aux oubliettes. Les entretiens avec des ouvriers métallurgistes, commencés il y a dix ans à Fumel, se retrouvent dans *l'Encyclopédie des gestes au travail*, site plateforme ressource qui continue d'accumuler des matières d'enquêtes actuelles. *Larynx*, recherche sur des personnes polyglottes, devient une Résidence art et science dans un laboratoire de paléo-anthropologie, puis le duo scénique *BBL*, puis se transforme en création partagée *CCL* (Corps Cultures Langues). Jusqu'à *Grrrrr*, pièce jeune public au succès non-démenti, qui tourne depuis plus de 7 ans et 500 représentations, sans s'essouffler. Il y a quelque chose comme une non-obsolésence programmée, une capacité à fabriquer un art non-périssable, régénéré à chaque nouvelle rencontre, à chaque nouvel endroit.

Vivant, collaboratif, son travail multiforme ne saurait être seulement qualifié de « documentaire ». Le terreau du réel, l'humus de la relation humaine font aussi germer des rituels d'empuancement jouissifs et des fantaisies collectives, activés par d'incroyables parures. Sylvie Balestra ne cache pas son désir de transformation des communautés. A constater la métamorphose (de ce qu'elles nous donnent à voir et de nos regards sur elles) des personnes âgées de *Viellisse et élégance* dès qu'elles se revêtent de costumes aussi étranges que colorés, à contempler les masques de cuir imaginés par de jeunes adolescents pour penser d'autres avénirs, ou à observer la créature-animale à la pelure douce de *Grrrrr*, se transformer sans cesse sous les yeux ronds des tous petits, on se dit que cette seconde peau impacte autant les possibilités de la danse et du corps qu'elle décale nos a prioris.

Et c'est peut-être cela que la flèche chorégraphique tendue par Sylvie Balestra depuis quinze ans vise : écouter tout autant que nous mettre à l'écoute, multiplier les attentions aux vies et gestes minuscules, accumuler les couches de savoirs sensibles de tous bords, pour mettre en partage des rituels collectifs comme autant d'antidotes à nos rabougrissements.